

Wickey

Yékim et son humain

Chroniques d'une souris philosophe



Wickey

wickey2026@gmail.com

ISBN : 979-8250273190

Yékim et son humain

Chroniques d'une souris philosophe

© Wickey 2026

Tous droits réservés

La reproduction partielle ou totale de ce volume est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur, conformément aux dispositions de la Loi sur le droit d'auteur.

Premier chapitre

La fin du monde est à 16 h

La nuit était tombée depuis longtemps. Yékim, seul dans l'obscurité, attendait fébrilement le retour de son humain. Jean-Sébastien n'avait pas l'habitude de s'absenter après le coucher du soleil. Il était toujours fidèle à sa routine. Franchement inquiet, l'animal dormait d'un sommeil agité, sursautant au moindre bruit. Yékim savait bien que son bipède était étrange, mais jamais en retard. Que faire ? Et s'il ne revenait jamais ? Qui s'occuperait des croquettes, de l'eau, de la cage ? Si les gens se préoccupaient un peu plus de ces choses importantes, tout irait tellement mieux dans le monde ! Pourtant, ce soir-là, tout bascula. Ce qui devait n'être qu'un moment ordinaire marqua le début d'une aventure à laquelle ni Yékim ni son humain n'étaient préparés.

Un jour ou l'autre, au moins une fois dans son existence, chacun vivra des moments hors de l'ordinaire qui contrastent grandement avec les scènes habituelles de son quotidien. Cette fois-ci, sans aucun doute possible, c'était le tour de Jean-Sébastien.

Lui, qui menait une existence à la fois sobre et bien rangée. Lui, le citoyen modèle dont les aventures sont généralement aussi régulières que prévisibles, semblables aux lents cliquetis d'un métronome usé qui tient tout de même la cadence. Lui, le fils parfait qui habite à deux pas de la résidence de sa très chère mère, la seule femme qui ait eu une véritable importance dans sa vie. Ce même homme avait été choisi par le destin et rien au monde ne fut plus

marquant dans sa vie que ces dernières heures. Rien non plus ne le préparait à une expérience aussi troublante.

Quelle nuit ! Heureusement pour lui, l'équinoxe froid et indifférent fut le seul témoin silencieux de son histoire. De toute façon, avait-il vraiment besoin d'un public ? Quoi qu'il en soit, rendu à ce point, on ne peut plus revenir en arrière. Ainsi, vers deux heures du matin au cours de cette première nuit du printemps 2013 à Toronto, enfin rentré chez lui, il atterrit lourdement sur son lit. Était-ce la fin ou le début de son cauchemar ? Lui-même n'en savait rien !

Il sentit quelque chose d'étrange qui prenait forme autour de lui tandis qu'un profond sentiment d'inquiétude l'envahissait. C'est alors que l'incroyable se produisit. Quatre silhouettes blanches, irréelles, se matérialisèrent lentement, chacune à un coin du lit. Des anges ? Peut-être. Ou des hallucinations, Jean-Sébastien n'en avait pas la moindre idée. Il était figé, incapable de crier, incapable de bouger.

Les créatures, silencieuses, portaient en bandoulière de longues cornes argentées. Sans un mot, elles les portèrent à leurs lèvres et soufflèrent. Au début, ce fut presque agréable : une harmonie douce, comme un chant lointain. Très rapidement, la musique devint discordante, entêtante.

Les notes, d'abord célestes, se transformèrent en cris stridents, en appels lancinants. Le volume augmenta, l'air vibra, les murs semblèrent résonner. Chaque pulsation frappait ses tempes comme un marteau. Sa boîte crânienne devenait comme une caisse de résonance.

La douleur monta, aiguë, vibrante, insupportable. Les trompettes de Jéricho n'abattaient pas des murs, cette fois, elles détruisaient son équilibre intérieur. Recroquevillé sous la couverture, il n'attendait plus qu'une chose : que tout cela cesse... ou que tout explose.

C'était l'enfer ! D'ailleurs, un diabolotin aux oreilles pointues et au regard malicieux commença à virevolter autour tout en lui soufflant des paroles qu'il n'avait pas envie d'entendre. C'est alors qu'une nausée foudroyante l'assaillit. Sans réfléchir, il s'élança à toute vitesse vers la salle de bain afin de soulager son malaise. Tant pis pour les anges et leur petit ami goguenard, il s'en moquait éperdument. De fait, quand il revint dans sa chambre, le soleil commençait à se lever et les anges avaient disparu. Dieu seul savait pourquoi ils étaient venus ici...

C'est ainsi que notre héros a expérimenté sa première, et vraisemblablement sa dernière, gueule de bois. Lui qui n'avait jamais bu une seule goutte d'alcool, il avait abusé de la bonne chère et du bon vin dans la soirée qui avait précédé. Non seulement le repas fut copieusement arrosé, mais il avait aussi consommé une substance illicite qui lui avait été refilee par l'un des convives. Il ne savait même pas ce que c'était. Ce fut le plus grand dérapage de sa vie.

Quand il s'aperçut qu'il était enfin seul, il s'élança sur son lit et... il rata sa cible. Sa tête frappa le coin de la table de chevet et il s'écroula au sol de tout son poids. Malgré la situation des plus singulières, il s'endormit aussitôt, allongé sur le tapis qui absorbait les gouttes de sang coulant lentement de sa blessure.

Vers midi, il se réveilla avec un mal de tête à fendre l'âme ainsi qu'une splendide coupure au-dessus de l'arcade sourcilière gauche. Il avait le front barbouillé de sang et surtout fort mauvaise mine. Il se traîna péniblement jusqu'à la cuisine où il rangeait ses comprimés. Il en prit quatre alors que la dose maximale recommandée était de deux. Il espérait atténuer la douleur qui était devenue insupportable. Il rebroussa chemin afin de retourner dans son lit quand son regard se fixa momentanément sur le frigo. Une surprise l'attendait...

Comme d'habitude, une coccinelle magnétisée soutenait le calendrier qu'il connaissait si bien. D'ailleurs, celui-ci était toujours au même endroit, bien visible, de sorte qu'il ne pouvait pas l'oublier. Son esprit sortit subitement de son marasme vaporeux quand il aperçut sur ledit calendrier qu'il avait un rendez-vous d'affaires très important ce matin à 10 h. C'était LE rendez-vous à ne pas manquer ! La note avait été griffonnée par une main maladroite quelques heures plus tôt. Il reconnaissait sa propre écriture, pourtant il ne se rappelait nullement l'avoir rédigée.

Il tomba à genoux et marmonna quelque chose d'à peine audible, ce qui le rendait encore plus misérable. Que faire ? Il se traîna comme une limace jusqu'à son téléphone portable. Jamais un parcours ne lui parut aussi long. Encore plaqué au sol, il étira son bras droit vers le haut et il chercha à tâtons l'appareil qui se trouvait certainement sur la commode de sa chambre. Bien qu'il en fût convaincu, le cellulaire n'y était pas. Il l'avait probablement égaré en même temps que sa dignité. C'est alors que la sonnerie se fit en-

tendre. D'après la provenance du bruit, il en conclut qu'il avait oublié l'appareil dans la poche de son manteau. Encore fallait-il qu'il se rende jusque-là.

Bien que son jugement fût encore très altéré, il n'avait aucun doute sur l'identité de l'auteur de cet appel. C'était son patron... Celui-ci laissa sonner au moins vingt coups et chacun se faisait très bien sentir dans la tête du coupable. Il réussit tant bien que mal à se remettre à genoux. Par un quelconque miracle, il atteignit son objectif et il put répondre à son patron d'une voix faible, presque éteinte. Il avait vu juste, c'était bien Roger qui se trouvait au bout du fil. Ou, devrait-on dire, au bout des ondes qui voyageaient d'une antenne à l'autre beaucoup trop vite pour celui qui était la malheureuse victime de ses propres choix.

Sans surprise, Roger hurla une série d'injures toutes aussi condescendantes les unes que les autres. Chaque mot lui perçait les tympans. Impossible d'en comprendre le sens. Aucun antidouleur ne pouvait combattre cela... Le patron, extrêmement courroucé, finit son long discours par cet ordre sans équivoque :

— Je te veux à 16 h dans mon bureau !

Son supérieur raccrocha avec une telle force que le téléphone se mit à vibrer. Le pauvre était anéanti, pour lui c'était la fin du monde ou, du moins, la fin de son monde.

Il avait donc quelques heures devant lui pour se remettre sur pieds et se donner une certaine contenance. Pas évident ! Tout de même, après quelques essais ratés et une bonne dose d'humilité, il se releva en se tenant aux meubles et aux murs. Sa première idée fut de se préparer une boisson réconfortante. Il tomba deux ou trois

fois en se rendant jusqu'à la cafetière. Un triple expresso très corsé devrait faire l'affaire.

Pendant que la machine infusait lentement la potion magique, il se rendit jusqu'à la salle de bain. Une fois sous la douche, il espérait que l'eau tiède aurait raison de son mal de crâne. C'était sans compter sur la fatalité incarnée ici par une savonnette.

En la ramassant d'un geste un peu trop vif, il la fit glisser hors de ses mains. Elle tomba, tourna sur elle-même comme une toupie et il posa le pied dessus. L'instant d'après, son corps bascula vers l'avant, incontrôlable, maladroit, presque au ralenti.

Sa tête heurta violemment les tuiles de la baignoire. Il s'écroula, les bras ballants, les jambes repliées sous lui tel un pantin sans fils. Il resta là, prostré, l'eau lui coulant sur le dos. Son regard était vide, son esprit ailleurs. La douleur se rappela à lui au moment où sa blessure au front se remit à saigner, sans retenue, son corps refusant visiblement de tourner la page.

Lorsqu'il leva le regard vers le mur de la salle de bain, il vit l'horloge qui le narguait en affichant 14 h 30 de la façon la plus insolente qui soit. Il se releva, une fois de plus, et termina de prendre sa douche après avoir lancé la savonnette de toutes ses forces, ce qui n'était pas très concluant dans les circonstances. Par la suite, se regardant dans un miroir, il vit à quel point il était moche. Un monticule impressionnant et quasiment multicolore avait poussé au-dessus de son œil droit. Enfin, ses paupières étaient si enflées que ça le rendait totalement méconnaissable. Sa mère ne l'aurait probablement pas reconnu. Ressemblant à Rocky après son premier

combat contre le champion du monde, il n'était pas très fier d'avoir pris l'apparence de son héros d'adolescence.

Il mit un pansement sur sa blessure. Il renonça à l'idée de se raser, entendu que ça n'améliorerait pas vraiment son look et que les lames du rasoir pouvaient se retourner cruellement contre lui. Il avait atteint son quota de malheurs pour la journée et même pour l'année entière, lui semblait-il.

Pendant ce temps, Yékim poursuivait ses exercices quotidiens, trottinant avec méthode sur place, les moustaches frémissantes et l'œil alerte. Il gardait en permanence un regard en coin sur les agitations de son voisin, des gestes désordonnés, presque théâtraux, qui défiaient toute logique. Comme à son habitude, il demeurait silencieux, ses pensées n'en étaient pas moins vives. Il peinait à comprendre l'utilité de ces gesticulations farfelues, et surtout, ce qui pouvait bien motiver un tel acharnement. Depuis toujours, le comportement de cet humain lui échappait totalement, et ce jour-là ne faisait pas exception. Il n'y comprenait décidément rien. Cependant, il fallait bien l'admettre : il était divertissant ! Après un bref soupir, il s'interrompt pour aller boire une gorgée d'eau, puis retourna à sa course avec un regain d'entrain, comme s'il voulait, lui aussi, participer à cette étrange frénésie qui venait troubler la quiétude ordinaire du lieu.

Le condamné but trois expressos. Il vomit les deux premiers et toléra presque bien le troisième. Modérément ragaillard, il s'aperçut qu'il était 15 h 30 et qu'il devait absolument quitter son logement pour éviter d'être en retard au rendez-vous. Sur le trottoir, il héla un taxi, il était hors de question qu'il prenne le volant dans

son état. Il monta dans la berline et prit place sur la banquette arrière. Le chauffeur regarda dans son miroir pour jauger son nouveau client et il fit une grimace. Sans dire un mot, il démarra le compteur et il emmena Jean-Sébastien où il le désirait sans poser la moindre question. Ne dit-on pas qu'une image vaut mille maux ?... La sienne ne faisait pas exception.

Il descendit du taxi le cœur serré avec la souffrance accrochée au visage. Il n'entendit même pas le chauffeur qui lui criait des bêtises, car il n'avait pas laissé de pourboire. Les gens dans la rue se retournaient pour le regarder, certains avec un regard rempli de compassion, d'autres aussi en pointant un doigt accusateur. Bien qu'il en fût conscient, il décida de ne pas en tenir compte, il avait bien assez de ses propres problèmes sans collectionner ceux du voisinage. Enfin, il ouvrit la porte de l'immense building qui se dressait devant lui où il fit une entrée pour le moins remarquée. Il n'eut pas la chance d'aller très loin, car l'agent de sécurité l'accusait d'avoir volé un laissez-passer, celui de Monsieur Duvernay pour être plus précis. Et à voir sa tête, même lui en doutait.